Feuilleton du **Stéphanois**. *11 Novembre*

— 227 —

SALVATOR

SUITE ET FIN DES

MOHICANS DE PARIS

PAR

Alexandre Dumas

— Va donc les prévenir, dit Salvator en se levant.

Ils étaient sur le seuil de la porte quand apparut le détachement de gendarmerie.

— Les gendarmes !... A bas les gendarmes ! cria Jean Taureau de toute la force de ses poumons.

— Ah ça ! te tairas-tu ! dit Salvator en lui serrant le poignet. Allons, à la barricade, et qu'on en déguerpisse lestement.

Jean Taureau ne se le fit pas redire ; il s'élança dans la foule et parvint jusqu'à la barricade où ses compagnons criaient à tue tête :

— Vive la liberté ! A bas les gendarmes !

Les gendarmes, avec la même tranquillité qu'ils avaient écouté les injures et reçu les pierres, renversaient la barricade.

Il en résulta que, chacun s'étant retiré devant la force armée, le charpentier ne trouva plus à qui parler.

Mais les barricades ont cela de commun avec les tronçons des serpents, qu'elles se rejoignent aussitôt coupées.

La première barricade renversée, les gendarmes continuèrent leur chemin dans la rue Saint-Denis, et en démolirent une seconde, tandis que les amis de Jean Taureau rebâtissaient la première.

On comprend les hourras et les cris de la foule au renversement et à la réédification de ces édifices.

Ces scènes, dont on a compris toute la portée, et dont on ne voyait alors que le côté bouffon, étaient bien, en effet, de nature à provoquer l'hilarité générale.

Mais où les hourras commencèrent à s'apaiser, où les éclats de rire commencèrent à s'éteindre, c'est quand on vit tout à coup déboucher des deux extrémités de la rue Saint-Denis, du côté des boulevards et de la place du Châtelet, deux détachements de gendarmes qui, marchant l'un au-devant de l'autre d'un air sinistre, ne prêtaient plus à rire comme leurs camarades.

Il y eut un moment d'hésitation. On se regarda. On vit le sourcil froncé de la force armée, et l'on se tint pendant un instant sur la réserve.

Enfin, un individu plus hardi, ou plus de la police que les autres, cria d'une voix terrible :

— A bas les gendarmes !

Ce cri, au milieu du silence, retentit comme un éclat de tonnerre.

Comme un éclat de tonnerre aussi, il décida de l'orage.

La foule, comme si elle n'eût attendu que ce cri, le répéta tout d'une voix, et, pour joindre l'action à la parole, s'élança à la rencontre de la gendarmerie, qu'elle fit, pas à pas, reculer du marché des Innocents au Châtelet, du Châtelet au pont au Change, et du pont au Change à la préfecture de police.

Mais, tandis que l'on reconduisait ainsi les gendarmes venus par la place du Châtelet, la troupe plus imposante des gendarmes à pied et à cheval, partie des boulevards, descendait silencieusement la rue Saint-Denis dans toute sa longueur, renversant tranquillement, au fur et à mesure qu'elle avançait à travers les huées et les pierres, tous les obstacles qu'elle rencontrait, hommes et choses, jusqu'au moment où, arrivée devant le marché des Innocents, elle s'arrêta et prit position.

Et cependant, derrière elle, à peu de distance d'elle, vis-à-vis le passage du Grand-Cerf, on reconstruisait une barricade, mais sur une base plus large et plus solide que celle que l'on avait élevée jusque-là.

A la grande surprise de chacun, personne ne vint inquiéter cette opération ; on apercevait de loin les gendarmes, immobiles maintenant et comme changés en gendarmes de pierre.

Mais, tout à coup, par le quai, s'avança une autre troupe d'allure plus offensive. Elle se composait de garde royale et de troupe de ligne.

Elle était commandée par un homme à cheval portant les épaulettes de colonel.

Qu'allait-il se passer ? Il était facile de le deviner en voyant le colonel donner ordre de distribuer des cartouches à ses hommes et faire charger les fusils.

Ce qui eût pu convaincre les incrédules qu'il allait se passer quelque chose d'équivoque, pour ne pas dire plus, c'était la manœuvre opérée par ce colonel au visage caché par son chapeau enfoncé jusque sur les sourcils, et qui, d'une voix sourde et menaçante, divisait ses troupes en trois colonnes, qu'il fit précéder d'un commissaire de police, les lançant sur les barricades de la rue Saint-Denis, du passage du Grand-Cerf et de l'église Saint-Leu.

Des huées, des injures et des pierres accueillirent, comme précédemment, la colonne lancée sur la barricade du passage du Grand-Cerf.

Salvator, en voyant la colonne s'avancer serrée, froide, résolue, chercha autour de lui s'il ne retrouverait pas quelque visage de connaissance à qui il pût donner le bon avis de se retirer.

Mais, au lieu des visages qu'il cherchait, il n'aperçut à l'angle d'une rue, que la figure railleuse d'un homme qui, enveloppé de son manteau, paraissait suivre les événements avec un intérêt non moins grand que celui que Salvator leur accordait lui-même. Il tressaillit en reconnaissant M. Jackal qui surveillait sa besogne.

Leurs deux regards se croisèrent.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Salvator ? dit l'homme de police.

— Vous le voyez, monsieur, répondit froidement celui-ci.

Mais M. Jackal ne parut pas remarquer cette froideur.

— Ah ! parbleu ! fit-il, je suis enchanté de vous rencontrer, pour vous donner la preuve que je vous avais porté hier matin un conseil d'ami.

— Je commence à le croire, dit Salvator.

— Et vous allez tout à l'heure en être sûr ; mais, auparavant, regardez ces hommes qui s'avancent là-bas.

— La garde royale et la ligne, je les vois.

— Mais voyez-vous celui qui les commande ?

— C'est un colonel.

— Je veux dire connaissez-vous le colonel ?

— Eh ! fit Salvator étonné, je ne me trompe pas.

— Allez toujours.

— C'est le colonel Rappt.

— En personne.

— Il a donc repris du service ?

— Pour ce soir.

— En effet, il n'a pas été nommé député.

— Et il veut être nommé pair.

— Alors il est ici en service extraordinaire ?

— Extraordinaire, c'est le mot.

— Et que va-t-il faire ?

— Ce qu'il va faire ?

— Je vous le demande.

— Il va tout simplement, tout froidement, tout tranquillement, quand il sera arrivé devant la barricade, prononcer un simple monosyllabe, composé de trois lettres seulement : « Feu ! » et trois cents fusils obéiront.

— Il faut que je voie cela ! dit Salvator et peut-être ai-je besoin de hair cet homme.

— Jusqu'à présent, vous ne faites... ?

— Que le mépriser.

— Suivez-le donc, c'est plus prudent que de le précéder.

Salvator suivit en effet M. Rappt, qui s'avança droit sur la barricade, et, d'une voix froide et claire, sans s'être donné la peine de faire faire les trois sommations d'usage, prononça le terrible monosyllabe :

— Feu !

CXXIII

Encore l'émeute !

Cet horrible mot *feu !* fut suivi d'une épouvantable détonation ; mais le cri d'horreur et d'angoisse que poussa la foule fut plus épouvantable encore.

C'était une malédiction immense, qui enveloppait prêtres et soldats, ministère et royauté.

— Feu ! répéta M. Rappt au moment où cette malédiction commençait à s'éteindre et à se perdre dans la foule de ceux qui l'avaient poussée.

Les soldats, qui avaient rechargé leurs armes, obéirent.

Un feu de peloton retentit de nouveau.

Un second cri de détresse s'éleva ; mais, cette fois, on ne dit plus : « A bas les ministres ! à bas le roi ! » on cria : « A mort ! »

Ce mot, peut-être plus terrible que la double fusillade, fit explosion du haut en bas de la rue avec la rapidité, l'éclat et le bruit du tonnerre.

La barricade du passage du Grand-Cerf fut abandonnée par les émeutiers et occupée par les soldats de M. Rappt.

Celui-ci, à la tête de ses hommes, jetait des regards pleins de fiel et de rancune sur cette population qui venait de lui faire subir un si rude échec.

Il eût donné beaucoup pour avoir devant lui tous ces électeurs qu'il recevait depuis trois jours, — sans parler du pharmacien et du brasseur, des deux Bouquemont et de monseigneur Coletti ; avec quelle joie il les eût pris en flagrant délit de révolte et eût vengé sur eux sa défaite.

(à suivre)

On s'abonne sans frais au STÉPHANOIS *dans tous les bureaux de poste.*

ANNONCES JUDICIAIRES, COMMERCIALES ET AVIS DIVERS

Feuilleton du **Stéphanois**. *11 Novembre*

— 75 —

UN

Drame Financier

Par Pierre SALES

LIVRE II

ROBERT DE CAMPIGNAC

En disant cela, le commandant frappa un si violent coup de canne sur le sol que la concierge trembla. Elle dit alors d'un ton soumis :

— C'est bien, monsieur le commandant... Mais ça va me faire un rude encombrement.

— On vous indemnisera, madame Reparole militaire !

Quelques instants après, Janicot, que le commandant avait prévenu la veille, arrivait pour l'aider à tout préparer.

— Comment ça va-t-il là-bas ? lui demanda le commandant.

— Madame Arabella semble un peu plus tranquille.

— Elle ne t'a rien dit pour moi ?

— Pardon, mon commandant. Elle vous attend à une heure pour la chose que vous savez.

— Bien ; dépêchons-nous.

Tandis que Janicot préparait tout dans l'appartement du commandant, le vieux soldat se rendit chez madame Loudon afin de lui expliquer ce qu'il allait faire. La vieille écouta avec résignation ; elle n'avait plus qu'à laisser faire, elle s'était habituée au malheur. Vers midi, les deux petits mobiliers étaient descendus et rangés dans le fond de l'allée.

— Maintenant, dit le commandant à la vieille, voici une pièce de dix francs que votre petite fille m'a donnée pour vous.

— Vous mangerez où vous voudrez, dans le quartier ; vous surveillerez les meubles. Et, ce soir, vous viendrez chez madame Lytton, qui vous donnera une chambre en attendant que j'aie arrêté un logement pour vous.

— Et ma petite-fille ?

— Ne vous inquiétez pas d'elle ; elle est en sûreté.

La vieille secoua la tête et grommela quelques reproches à l'adresse de toute cette famille Marsébert ; puis elle s'assit sur une malle et se prit la tête entre les deux mains. En passant devant la concierge le commandant prononça :

— Vous savez ! Parole militaire !

Au moment où il mettait les pieds dans la rue, il aperçut Georges Marsébert, qui s'avançait avec plusieurs messieurs habillés de noir.

— Ou je me trompe fort, pensa-t-il, ou voilà le commissaire de police.

Il eut d'abord envie de s'éloigner ; mais, craignant que la vieille ne bavardât, il attendit tranquillement. Dès que Georges arriva devant lui, il dit à l'une des personnes qui l'accompagnaient :

— Je crois que monsieur pourrait nous renseigner.

— Pardon, je dois procéder régulièrement, répliqua le commissaire.

La concierge, un peu émue, demanda :

— Que voulez-vous, messieurs ?

— Madame, je suis le commissaire de police. Veuillez répondre à mes questions.

Le commandant poussa un « hum ! » sonore et fit signe à la concierge qu'il ne fallait rien dire ; et, en même temps, il se tapait sur le gousset.

La concierge cligna des yeux pour répondre qu'elle comprenait. Elle devinait qu'il s'agissait d'une aventure d'amour ; et, quand l'amour est en jeu, toutes les femmes se soutiennent.

— Madame, dit le commissaire de police, une jeune fille étrangère à votre maison est venue hier chez madame Loudon.

En entendant son nom, la vieille grand'mère leva la tête ; mais, craignant quelque nouvelle catastrophe, elle se glissa derrière un meuble et se cacha. Comme le fond de l'allée était assez sombre, ni Georges, ni le commissaire, ni aucun des agents ne l'avaient vue. Pendant ce temps, la concierge répondait béatement :

— Dame ! Je ne sais pas, moi ! Elle a le droit de recevoir qui elle veut, madame Loudon. Je ne suis pas de ces concierges qui se mêlent des affaires de leurs locataires.

Et elle eut un geste tres digne. Le commandant sourit, pour indiquer à la bonne femme qu'il était satisfait de sa réponse.

— Madame Loudon est-elle chez elle ? demanda le commissaire.

— Non, monsieur, elle a déménagé ce matin.

Georges eut un mouvement de colère.

— Cette femme ment, dit-il ; nous devrions monter.

— Oh ! montez, messieurs. Si vous voulez, je vais vous indiquer le chemin.

Elle alla vers l'escalier et on la suivit. Le commandant était resté en bas ; et, de temps en temps, il donnait une tape à Janicot en disant :

— Hein ! mon vieux Janicot, est-ce bien joué ? Es-tu content ?

— Mon commandant, vous m'avez toujours étonné.

Quand Georges redescendit avec le commissaire, les voitures de déménagement des nouveaux locataires étaient devant la porte ; et les déménageurs commençaient de déposer les meubles le long de l'allée.

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! s'écria la concierge, en se précipitant au-devant d'eux. Si on a idée de ça ! Venir me déranger un pareil jour !

Elle passa auprès du commandant qui prononça à voix basse :

— Très bien. Il y aura cent francs pour vous.

Le commissaire la força à se retourner et lui dit brusquement :

— Donnez-moi la nouvelle adresse de madame Loudon.

— Mais je ne la sais pas.

— Allons donc ! Vous mentez !

— Oh ! pour ça, non, monsieur, je vous le jure.

Georges s'adressa alors au commandant :

— Vous devez la savoir, vous.

Le commandant ne broncha pas, comme s'il n'avait pas connu Georges. De même, Janicot restait immobile, à la distance réglementaire. Le commissaire essaya d'interroger Alexandre Peyrusse ; mais le vieux soldat répondit :

— Je ne sais pas de quoi vous me parlez... Tout ce que je puis vous dire, c'est que mademoiselle Loudon travaillait dans un magasin de la rue Turbigo ; je pense que c'est là que vous la retrouverez.

Puis il fit le salut militaire, tandis que Georges s'éloignait avec le magistrat.

Le frère d'Yvonne était furieux ; mais toute enquête sérieuse semblait impossible au milieu de ce désordre, de cet encombrement.

— Sans doute, dit-il au magistrat, nous retrouverons ma sœur chez un nommé Bob Lytton, rue de la Rochefoucauld.

— Soit ! Allons-y !

Quand ils eurent disparu au coin de la rue La Bruyère, Janicot déclara :

— Mon commandant, vous m'étonnez de plus en plus.

Le commandant sourit avec orgueil, et ils partirent pour se rendre aussi chez Bob Lytton. Pendant la route, Janicot demanda :

— Alors, mon commandant, elles sont bien cachées ?

— Oui, mon garçon, répondit le vieux militaire.

Et il lança quelques « hum ! hum ! » jugeant inutile de donner de plus longues explications à Janicot. « Le brave garçon est un peu naïf, se disait-il, il n'aurait qu'à se laisser tirer les vers du nez. Il sera toujours temps de le mettre au courant si j'ai besoin de lui. » Quand ils arrivèrent rue La Rochefoucauld, ils virent, par une fenêtre, que Georges et le magistrat avaient déjà pénétré dans le cabinet de mistress Arabella. Et ils s'arrêtèrent dans la cour.

L'Anglaise avait mal reçu les visiteurs. Après avoir jeté un regard de colère à Georges, elle avait demandé sèchement ce qu'on lui voulait. Et le commissaire lui expliqua qu'on la soupçonnait de donner asile à une fille mineure, qui s'était enfuie de sa famille. Mistress Arabella répondit avec beaucoup de hauteur :

— J'ignore absolument ce dont vous me parlez.

Et elle les congédia. Quand Georges, en traversant la cour de nouveau, aperçut le commandant et Janicot, il dit au commissaire :

— Voyez, monsieur ; ces gens nous ont suivis ici pour nous observer ; n'est-ce pas une preuve de leur complicité ?

Le commissaire eut un geste d'indifférence et répondit :

— J'ai fait strictement mon devoir, monsieur. Vous n'avez plus qu'à vous rendre au parquet, afin de déposer votre plainte. Et il est probable que la journée ne se passera pas sans que mademoiselle votre sœur ait été retrouvée.

Ils se séparèrent à la porte de la rue ; le commissaire rentra à son bureau ; et Georges revint chez lui, où il était attendu par Vouzadoux et Vernouillard.

— Ah ! la coquine a réussi à m'échapper ! se disait-il. Tant mieux ! le scandale sera encore plus grand ! Mais comment ont ils pu trouver de l'argent ?... Et ce vieil imbécile de commandant qui avait l'air de gouailler, encore !...

Le commandant était en effet au comble de la joie ; et il riait aux grands éclats en racontant à mistress Arabella comment les choses s'étaient passées rue Notre-Dame-de-Lorette.

— Oh ! moi, disait Arabella, quand je l'ai vu, j'avais envie de le souffleter.

(A suivre.)